



GUILLAUME D'OCCAM, *Commentaire sur le livre des prédicables de Porphyre, précédé du Proème du commentaire sur les livres de l'art logique*

Yvan Pelletier

Volume 34, numéro 3, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705692ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705692ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, Y. (1978). Compte rendu de [GUILLAUME D'OCCAM, *Commentaire sur le livre des prédicables de Porphyre, précédé du Proème du commentaire sur les livres de l'art logique*]. *Laval théologique et philosophique*, 34(3), 319–320. <https://doi.org/10.7202/705692ar>

dès le début de l'ouvrage, à la p. 13, il écrivait : « À ce stade, je vois se dresser devant moi la race des exégètes et des théologiens modernes, race (sauf rares exceptions) exécration s'il en fût, au cœur ténébreux et à l'intelligence plus enténébrée encore, race qui à elle seule a contribué plus que tous les athées ensemble à la destruction de la foi. » À la page 15, « les exégètes modernes sont connus comme ayant des yeux pour ne pas voir ». De la destruction de Jérusalem, il écrit : « Cette prophétie, en plus de sa propre complexité, a été tellement barbouillée par les exégètes qu'un travail de déblayage est nécessaire si on veut en comprendre la dernière phrase, qui nous intéresse pour notre sujet. Tout d'abord, ne leur en déplaise, cette prophétie se rapporte au Christ (et non, comme dit l'ineffable « Bible de Jérusalem », à « un Prince Messie dont l'identité est obscure »!), à la Rédemption et à la destruction de Jérusalem par Titus ». (p. 30). Plus loin, il s'en prend particulièrement à une traduction de Apoc., 10, 6 Chronos ouk eti estai : « il n'y aura plus de temps » (je voudrais savoir par quelle acrobatie, grammaticale, syntaxique, ou autre, la « Bible de Jérusalem » traduit ainsi : « Plus de délai ! » Ou est-ce un exemple de plus de la diligence déployée par la plupart de nos exégètes pour banaliser systématiquement les pensées les plus sublimes de l'Écriture ? » (p. 135).

Le mérite de l'ouvrage, pour ceux qui auront le courage de le lire jusqu'au bout, est d'avoir présenté la pensée des Pères Grecs les plus connus sur les fins dernières, mais contrairement à l'attitude agressive et par trop généralisatrice de l'Auteur, il n'est pas prouvé qu'« on a voulu, avec une désinvolture incroyable (désinvolture systématique chez beaucoup de catholiques latins dès qu'ils ont affaire aux Pères Grecs, considérés dans le subconscient latin comme des catholiques de seconde zone, sinon suspects) opposer à la doctrine orientale des définitions dogmatiques, comme si la foi de l'Église pouvait ne pas être celle des Pères de l'Église ! » (p. 145).

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Guillaume d'OCCAM, **Commentaire sur le livre des prédicables de Porphyre, précédé du Proème du commentaire sur les livres de l'art logique**, Introduction et présentation de Louis Valcke, Traduction française de Roland Galibois, Centre d'Études de la Renaissance, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, 1978, 212 pp.

Si, en se proposant l'étude de la logique, on partage les préoccupations qui ont motivé originellement la découverte et l'élaboration de cette discipline — disposer d'un guide qui procurât à la raison humaine un remède à son indétermination naturelle en regard de la démarche rigoureuse qu'exige son accession à la science véritable —, on ne peut qu'être assez déçu de ne trouver, dans les écrits récents dits logiques, que fort peu de matière visant à satisfaire à ce besoin.

Aussi ne peut-on accueillir qu'avec enthousiasme et reconnaissance tout effort fait pour rendre plus accessible les résultats d'efforts plus anciens faits en ce sens par Aristote, premier initiateur d'une logique répondant à semblable préoccupation, et par ses commentateurs des siècles suivants.

C'est dans cette ligne, croyons-nous, qu'il faut situer ce dernier volume du Centre d'Études de la Renaissance de l'Université de Sherbrooke, où MM. Louis Valcke et Roland Galibois nous présentent, en traduction française, le commentaire de Guillaume d'Occam sur le livre des prédicables de Porphyre.

Comme on le sait, ce petit livre, qu'est l'*Isagogè* de Porphyre, se veut une *introduction* à la logique, et plus particulièrement à la doctrine logique livrée par Aristote dans ses *Catégories*. À ce titre, l'*Isagogè* revêt le mode le plus simple qui soit et, comme le note Tricot, paraît bien pouvoir se passer d'éclaircissement, tellement elle évite les problèmes difficiles pour ne s'en tenir qu'à ce qui se trouve à la portée du débutant. Porphyre a sans doute raison d'épargner au débutant tous les graves problèmes que suscite cette doctrine des universaux. Il n'en reste pas moins, cependant, que ces problèmes sont véritables et que l'intelligence humaine ne pourra pas, sans les solutionner adéquatement, tirer de la connaissance des universaux tout le profit possible quant à la direction de sa démarche. Aussi les philosophes se sont-ils affrontés, au cours des siècles qui ont suivi, sur différentes conceptions de la nature et du mode d'existence des universaux, ainsi que de la place et de l'utilité de leur étude pour le logicien.

Guillaume d'Occam représente l'un de ces points de vue et l'introduction que nous fait de son commentaire au traité des prédicables M. Louis Valcke a le mérite de situer la position propre d'Occam parmi l'ensemble de toutes celles soutenues au cours de cette *Querelle des Universaux*. En effet, toutes les opinions sur ce

propos, nous dit-il, oscillent entre un réalisme et un nominalisme extrêmes; aussi M. Valcke veut-il identifier la nuance précise que présente la position d'Occam dans le *spectre* qui va de l'un à l'autre de ces pôles. Sans doute peut-on regretter de voir toutes ces opinions présentées simplement comme autant d'options offertes à la raison; sans doute aurait-on souhaité, par exemple, trouver un certain jugement sur la valeur de vérité de la position d'Occam; mais l'auteur se refuse modestement à trancher la question et on doit lui savoir gré d'un examen dialectique serré des diverses conséquences qui s'ensuivent de telle ou telle conception, plus ou moins réaliste ou nominaliste.

M. Valcke cède ensuite la place à Guillaume d'Occam. Ainsi que nous en avertit M. Roland Galibois, il ne faut pas chercher dans sa traduction le charme de la langue française dans toute sa perfection. M. Galibois veut rendre fidèlement le texte de son auteur et la langue d'un scolastique n'est pas particulièrement propre à charmer.

On ne s'attend sûrement pas à ce que la langue d'un scolastique prétende charmer l'oreille, surtout pas dans la traduction fidèle que nous entendons offrir. C'est déjà faire un pari que d'entreprendre de couler dans une syntaxe correcte et de lecture aisée la période d'Occam, qui, sans être forcément encombrée de subordonnées trop nombreuses ou trop longues, ne fait pourtant jamais le moindre effort pour éviter la répétition des mêmes termes, à court distance, ou l'accumulation lourde et serrée des relatifs les plus divers (p. 49).

La traduction du commentaire au traité des prédicables est précédée d'un proème que Guillaume d'Occam présente à toute la logique. Ce proème nous paraît passablement faible et fort peu conforme à la tradition aristotélicienne. Ainsi peut-on noter, par exemple, qu'Occam range carrément la logique comme une science pratique : « Il est clair qu'il faut dire que la logique est pratique. . . Cette science est pratique et non spéculative » (p. 56).

Suit enfin le commentaire d'Occam au traité de Porphyre, accompagné d'une traduction nouvelle du texte même de ce dernier. Cette version française de l'*Isagogè* est fort différente de celles qu'on a pu lire jusqu'ici, notamment

celle de Tricot. Cela est fort compréhensible. En effet, le traducteur n'a pas tout à fait la même préoccupation lorsqu'il traduit le texte pour lui-même que lorsqu'il le traduit comme point de référence d'un commentaire littéral au même texte. Dans le premier cas, le traducteur peut se prévaloir d'une plus grande indépendance de la lettre et se proposer simplement de rendre adéquatement la doctrine de l'auteur dans la meilleure langue possible. Mais tel n'est pas le cas de M. Galibois, qui doit ici suivre d'assez près la lettre même pour ne pas rendre vain le commentaire, quand celui-ci justifie jusqu'à l'emploi de tel mot ou de telle expression du texte commenté. De plus, en ce cas précis, M. Galibois ne doit pas oublier que Guillaume d'Occam compose son commentaire sur la version latine de Boèce, en ignorant complètement l'original grec.

Pour ce qui est du commentaire même d'Occam, il y a sans doute beaucoup de profit à en tirer pour une compréhension distincte de la doctrine des universaux. Mais non pas bien sûr comme d'un interprète de première valeur. L'interprétation d'Occam, on le sait, est fortement teintée de nominalisme. Occam réagit constamment contre une conception fausement réaliste qui voudrait conférer une existence réelle aux notions universelles que se forme la raison humaine dans son acte de connaître. Mais il pousse trop loin dans le sens contraire et, par suite, rend difficile de comprendre que des notions universelles complètement en dehors de la réalité puissent constituer une connaissance vraie de celle-ci. Comme celle de Platon, mais en sens opposé, la position d'Occam s'écarte de l'équilibre aristotélicien. Aussi l'intérêt d'Occam pour une meilleure compréhension des universaux vient-il principalement de la plus grande distinction qu'obtient toujours notre connaissance d'un objet, lorsqu'on parvient à résoudre un problème que cause apparemment sa considération correcte.

Yvan PELLETIER